



---

LIZZY MERCIER DESCLOUX,  
UNE ÉCLIPSE

---

Simon Clair

---

**LIZZY MERCIER DESCLOUX,  
UNE ÉCLIPSE**

---

RÉCIT / MUSIQUE

**Suivi éditorial** Benjamin Fogel et Elise Lépine  
**Correction d'épreuves** Thierry Chatain  
**Design couverture** Lucien de Baixo  
**Conception graphique intérieure** Camille Mansour

**ISBN** 979-10-96098-22-4  
**Diffusion/Distribution** Pollen

© Playlist Society, 2019  
47, rue Voltaire, 92300 Levallois-Perret  
[www.playlistociety.fr](http://www.playlistociety.fr)

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays.

 **Playlist Society**

13	INTRODUCTION	
	<b>NUIT NOIRE</b>	
21	CHAPITRE 1	81 CHAPITRE 6
	<b>LE QUARTIER DES HALLES</b>	<b>LA VAGUE DES BAHAMAS</b>
	<b>ET SES MAGASINS</b>	
	<b>DE DISQUES</b>	93 CHAPITRE 7
		<b>À TRAVERS L'AFRIQUE</b>
31	CHAPITRE 2	105 CHAPITRE 8
	<b>UNE FRANÇAISE</b>	<b>NAISSANCE POLÉMIQUE</b>
	<b>DANS LE DOWNTOWN</b>	<b>DE LA « WORLD MUSIC »</b>
	<b>NEW YORK</b>	
43	CHAPITRE 3	115 CHAPITRE 9
	<b>LES ANNÉES ATONALES</b>	<b>LES COMPROMIS</b>
57	CHAPITRE 4	127 CHAPITRE 10
	<b>ZE RECORDS</b>	<b>LES VOYAGES IMMOBILES</b>
	<b>ET LA FIÈVRE DISCO</b>	
69	CHAPITRE 5	137 CHAPITRE 11
	<b>FROM NEW YORK</b>	<b>LA MALADIE</b>
	<b>WITH LOVE</b>	147 CHAPITRE 12
		<b>THE LONG GOODBYE</b>
		155 ÉPILOGUE
		<b>DISPARAÎTRE</b>

*Note à l'attention des lecteurs*

Sauf mention contraire,  
toutes les citations  
sont issues d'entretiens  
menés par l'auteur.

*À Maud*

INTRODUCTION  
**NUIT NOIRE**

Le soleil n'est pas encore couché qu'il fait déjà nuit noire sur New York. À Times Square, les néons de couleurs ne brillent plus. Sous terre, les rames de métro se sont figées en pleine course. Partout autour, les gratte-ciel ressemblent désormais à d'immenses barricades aux teintes charbon. Alors que cette étouffante journée de juillet 1977 touche à sa fin, la ville qui ne dort jamais vient de s'éteindre. Frappé par la foudre d'un orage qui couvait depuis le milieu d'après-midi, le poste électrique de Buchanan, au nord du fleuve Hudson, vole soudain en éclats. Une vingtaine de minutes plus tard, c'est celui de Spain Brook, dans la ville voisine de Yonkers, qui grille sous les coups du tonnerre. Par une réaction en chaîne, le courant flanche dans tout le sud-est de l'État. Le déséquilibre gagne Ravenswood 3, l'immense générateur électrique qui alimente la ville de New York. Brooklyn disparaît brutalement. Puis, c'est au tour du nord du Queens, du centre de Manhattan et enfin de l'ensemble des rues, des avenues et des allées de l'immense mégapole. La pénombre règne sur toute l'agglomération. Estomaquée, la ville se fige dans le silence pendant de longues minutes. Mais il ne faut pas très longtemps aux New-Yorkais pour reprendre leurs habitudes. Au fil de la soirée, un grondement sourd gagne les rues. Par groupes, les résidents des immeubles descendent de chez eux, curieux de voir à quoi ressemble leur quartier sans



lumière. Les gyrophares des voitures de police en patrouille balayent des visages inquiets. L'inquiétude est justifiée. Dans certains arrondissements, des boutiques sont dévalisées. Quand des commerçants armés décident de faire justice eux-mêmes, l'hystérie devient collective. Puis viennent les incendies. Rien que sur Broadway, on compte 35 départs de flammes, dont plusieurs ravageront des bâtiments entiers jusqu'au petit matin. À Brooklyn, un adolescent est assassiné sans raison, ravivant les craintes autour du « Fils de Sam », un tueur en série qui terrorise New York depuis plusieurs mois. C'est le chaos. À croire que les rites barbares et les pulsions bestiales n'attendaient qu'un voile de pénombre pour refaire surface. Livrée à elle-même, la ville redevient sauvage.

Quelques jours après ce grand *black-out*, dans un loft situé sur Lafayette Street, l'atmosphère de magie noire perdure. Maigrement décoré par un drapeau de l'URSS et une affiche du film *Le Petit Soldat* de Jean-Luc Godard, l'appartement paraît presque vide. Seule une odeur âcre de sueur brûlée remplit la large pièce centrale qui sert de salon. Patti Smith vient d'y organiser un sacrifice. Un paquet d'allumettes à la main, un T-shirt siglé MC5 sur le dos, la chanteuse sourit devant le bûcher funéraire. Au sol, une forme fume et crépite comme la dépouille d'un petit animal victime d'un feu de forêt. Grignotée par les braises, une minerve se disloque lentement jusqu'à ce que ne reste au sol qu'un amas brouillon de cendres. Patti se sent mieux. Depuis des mois, elle était prisonnière de cet infâme collier, sorte de coussin jauni en matière synthétique – six mois plus tôt, elle s'était fracturé plusieurs vertèbres en

chutant dans le vide après avoir escaladé un mur d'enceinte lors d'un concert à Tampa, en Floride. Il fallait marquer la fin de sa convalescence et célébrer sa guérison. C'est une petite Française d'à peine 20 ans qui a eu l'idée d'organiser pour Patti cette cérémonie païenne de purification par les flammes.

Elle s'appelle Lizzy Mercier Descloux – un vrai calvaire à prononcer pour les Américains. En quelques mois, elle a noué avec Patti Smith une amitié passionnelle. Au fil de leurs escapades, la chanteuse new-yorkaise ne cesse de se dire qu'elle a enfin trouvé celle qu'elle cherchait depuis toujours. Avec ses yeux clairs, sa mâchoire ciselée, ses cheveux électriques et son air mutin, Lizzy a quelque chose d'Arthur Rimbaud. Obsédée par le poète français, Patti Smith a passé sa vie à le chercher au détour des rues de New York. Souvent, il lui a semblé apercevoir son fantôme ou entendre sa voix. Elle a même parfois cru le toucher, comme le soir de sa chute à Tampa, qu'elle continue de décrire comme une extase mystique déclenchée par la main de l'ange Rimbaud. Mais cette fois, elle en est sûre, elle le tient. Il est là, caché derrière les traits de cette jeune Française ayant rejoint la foule des artistes fauchés du Lower East Side pour s'essayer à la vie de bohème de la fin des années 1970. «Lizzy et moi avions le même amour pour Arthur Rimbaud. Ça nous a rapprochés», racontera-t-elle plus tard<sup>1</sup>.

Quelques jours après avoir mis le feu à la minerve, les deux amies décident d'organiser dans le loft qu'elles partagent une session photo inspirée des rares images connues du poète

1 Doingbird Magazine, octobre 2012

symboliste. Dans une vieille friperie, elles dénichent pour presque rien un costume de jeune communiant et une robe de baptême. C'est décidé : Lizzy jouera le rôle d'Arthur, Patti celui de sa sœur Isabelle. Le temps d'une dizaine de poses, elles se tournent donc autour, se prennent dans les bras, se rejettent et s'attirent. Sur les images de ce balai étrangement érotique, Patti semble ravie : « Nous étions là, main dans la main, les yeux tournés vers le futur, tandis qu'on nous photographiait silencieusement. » Le regard de Lizzy est plus fuyant. Sur presque tous les clichés, on la voit fixer un point hors champ, les pupilles plongées dans le vague. C'est un détail infime, mais il annonce les différentes trajectoires que vont suivre les deux amies. Car si en 1977, Lizzy Mercier Descloux est la muse fantasque de tout Lower Manhattan, quelques années plus tard, elle se sera volatilisée, évaporée quelque part, peut-être à l'autre bout du monde. Personne ne saura où et tout le monde s'en fichera, comme si elle n'avait jamais existé, comme s'ils avaient oublié celle dont l'allure et la musique faisaient vibrer la scène new-yorkaise. Le chanteur Richard Hell est l'un des rares à se souvenir du passage éclair de la Française dans la ville : « Elle était vraiment spectaculaire : mi-carnivore, mi-gibier, tout droit sortie d'un épisode de *La Vie des animaux*, avec un magnétisme amoral de bête sauvage. Une énigme vivante.<sup>2</sup> »

Patti Smith a pris, elle, le chemin du succès. Révélée par des hymnes de stade comme « Because The Night<sup>3</sup> », elle a touché

le grand public. En 2005, à Paris, elle a même reçu des mains du ministre français de la Culture la médaille de commandeur de l'ordre des Arts et des Lettres, à quelques rues de l'endroit où a grandi son ancienne amie. Patti a-t-elle oublié Lizzy ? Impossible. Le 20 octobre 2015, sur la scène de l'Olympia, la chanteuse américaine a le visage grave et les yeux humides. Un mois avant les attaques terroristes qui ont frappé la capitale française, elle décide d'interpréter « Elegie », l'émouvante conclusion de son premier album *Horses* (1975). Sur les accords d'un piano funèbre, la poétesse multiplie les hommages. « C'est vraiment triste, que tous nos amis ne puissent pas être avec nous aujourd'hui », déclare-t-elle par-dessus la musique. Puis, avec une régularité métronomique, elle commence à égrainer les noms des musiciens et musiciennes qui ont compté pour elle. Au fil de sa liste, des légendes disparues reprennent vie, suscitant les applaudissements du public ; « James Marshall Hendrix, Jim Morrison, Janis Joplin, Brian Jones, Joe Strummer, Kurt Cobain, Lizzy Mercier Descloux » Quand résonne le nom de la mystérieuse Française, accroché au panthéon éternel de l'Histoire du rock, les applaudissements cessent. Le silence est assourdissant.

<sup>2</sup> *L'œil du lézard*, de Richard Hell (L'Olivier, 2017)

<sup>3</sup> Coécrite avec Bruce Springsteen, la chanson « Because The Night » est sortie en 1978 sur l'album *Easter*. Le titre s'est classé à la 13<sup>e</sup> place du Billboard Hot 100 aux États-Unis et à la 5<sup>e</sup> place dans les charts britanniques.